

SCÈNE

Lampedusa, mémoire et oubli

Au Galpon, Dorothée Thébert et Filippo Filliger créent Lampedusa, un rocher de survie. Ou comment renouveler la vision d'une île tristement célèbre.

LUNDI 18 MARS 2019 BERTRAND TAPPOLET



Lampedusa, théâtre néo-documentaire expérimental et populaire. Elisa Murcia-Artengo

THÉÂTRE Muséographie d'objets ayant appartenu aux migrants, histoire multiséculaire, attraction touristique, récits de naufrage et impressions de carnets de voyage font le terreau de *Lampedusa, un rocher de survie*, à voir au Théâtre du Galpon, à Genève.

Fruit de séjours sur l'île – en août 2016 et septembre 2018 –, théâtre néo-documentaire, expérimental et populaire, cette création cosignée et interprétée par Dorothee Thébert et Filippo Filliger conjugue pertinence et densité du propos. Le tandem adopte le ton doux des productions laboratoires de Philippe Quesne et des conférenciers pédagogues des soirées «Connaissance du Monde».

Comme les moments d'une vie insulaire ne résident pas en permanence dans la mémoire, c'est de leur oubli qu'elle se constitue, de leurs vestiges, d'une trace négligée dans le paysage. Prenez cette pierre récupérée à Cala Madonna sur le conseil de Nino Taranto des Archives historiques de Lampedusa. Elle a vu «toute l'histoire de l'île défiler devant elle». A en croire l'archiviste, les habitants pêcheurs ont viré «jetsetters» avides d'argent sur la pointe de l'extrême sud de l'Europe, qui voit débarquer les touristes par milliers.

La carte et le territoire

Les migrants repêchés en mer, eux, sont confinés dans un «hotspot» (centre de rétention) invisibilisé du regard des estivants. Sur scène, la réalité insulaire se cristallise aussi en théâtre d'objets: le buste miniature de Kadafi, dont la chute contribua à la déferlante migratoire d'Afrique de l'Ouest, un minuscule *dancefloor* et une statue de la Vierge à l'enfant de la très catholique «Isola».

La mémoire est un champ de fouilles qui distille les mêmes questions, comme la terre retournée, suggère l'essayiste Walter Benjamin. Mains gantées comme les secouristes, légistes et archéologues, Dorothee Thébert extrait une pelletée terreuse d'un tumulus. Elle y pose deux bouteilles, seul bagage des migrants dans leur périlleuse traversée, objets relais de vie désormais évaporés. De l'irruption d'un passé insaisissable dans le présent à la manière d'Hiroshima mon amour du binôme Resnais-Duras, l'essai théâtral *Lampedusa...* retient les doutes sur ce qui est à découvrir, démonter et remonter par la vision et la topographie.

Crépuscule occidental

Le discours du collectif Askavusa («les pieds nus» en dialecte sicilien, ce que sont les performeurs vacanciers et archéologues) défendant les migrants est aussi relayé par Dorothee Thébert. En visionnaire Prospero, – magicien exilé sur une île déserte entre l'Afrique et l'Italie dans la *Tempête* de Shakespeare –, elle accuse depuis le «mirador de l'Europe». Se dessine alors le visage de contrôle social qu'induit la politique migratoire de l'UE sur l'île et ses habitants temporaires: «Tu crées des travaux précaires, à cela tu rajoutes l'afflux des personnes sans droits, tu pimentes le tout avec la peur du terrorisme et t'obtiens un dispositif de contrôle délicieusement persuasif.» Qui fait le miel des populismes d'extrême droite, Lega en tête.

Comme *La Loi de la mer*, poignant roman de l'écrivain sicilien Davide Enia, la pièce détaille le naufrage meurtrier d'un bateau de migrants, le 3 octobre 2013. Au fil d'un théâtre de la parole, l'épisode dantesque découvre une embarcation de pêche face à des centaines de bras qui s'agitent dans les flots. Trop exiguë, elle traîne des naufragés agrippés à sa bouée. Alertés, les gardes-côtes refusent de transborder les infortunés au nom d'un protocole mortifère.

On est ici éloigné des statistiques et des reportages d'actualité comme des récits poétiques pistant les parcours migrants (*Lampedusa Beach/Snow par Lina Prosa*); voire du documentaire méditatif délesté d'éléments factuels, *Fuocoammare* de Gianfranco Risi, qui articule la vie des insulaires avec le drame des exils forcés en quête d'espoir. Et c'est heureux pour des autochtones ne voulant plus que l'on associe leur île à un désastre continu et à une faillite humanitaire. I

Jusqu'au 24 mars, Théâtre du Galpon, Genève, www.galpon.ch